Les pardons en Bretagne

Beaucoup de pèlerins sont étrangers à la paroisse: ils viennent parfois des confins du département, et se sont mis en route la veille, à la chute du jour, hommes, femmes, enfants, par longues files qui emplissent d'une rumeur d'orage les chemins creux de Bretagne. L'église reste ouverte toute la nuit, et, avec son porche béant, ses verrières, ses rosaces multicolores, éclairés intérieurement par la flambée des cierges, c'est comme une floraison paradisiaque qui se lève magiquement des ténèbres. Dès qu'ils l'aperçoivent, les pèlerins ploient le genou; ils adressent un premier salut au saint patron qu'ils viennent visiter, puis ils entonnent un cantique et se remettent en marche. Désormais, les chants ne cesseront plus jusqu'au sanctuaire. Mais, avant d'y pénétrer, la plupart des pèlerins font trois fois le tour du cimetière en récitant leur chapelet. Quelques-uns sont pieds nus, en corps de chemise; certains, par esprit de pénitence, se traînent sur les genoux. Ils entrent, ensuite, dans l'église et déposent leurs offrandes à l'endroit le plus apparent de la nef. Heureux s'ils peuvent trouver eux-mêmes un coin de cette nef, où passer la nuit en égrenant leurs chapelets! Faute de mieux, ils se couleront sous le porche ou dans le cimetière. Les enfants reposent aux bras de leurs mères et les mères elles-mêmes, parfois, sous la coiffe rabaissée, inclinent leurs têtes lasses. Les maisons particulières et les auberges ne suffiraient pas, d'ailleurs, pour abriter tout ce peuple: à Guingamp, où l'on compte quelquefois jusqu'à 15,000 pèlerins, la municipalité, moyennant quelques bottes de paille, transforme en dortoir les places et les promenades publiques. Ces veillées de pardons ressemblent à des veillées de bataille. On y chante, on y boit. Au matin seulement, les têtes lourdes retombent sur la litière, pour goûter un repos que ne tardent point à interrompre les carillons de l'église, sonnant à toute volée.

* * *

Celui-là, certes, jouirait d'un curieux spectacle qui prendrait, à ce moment, la tour du clocher pour "look-out": sur tous les chemins qui rayonnent vers l'église, comme vers leur centre naturel, des processions déambulent, bannières au vent, biniouistes et talabardeurs en tête. Ce sont les délégations des paroisses voisines qui se rendent au pardon sous la conduite du clergé. Quand deux caravanes sont près de se croiser, les porteurs des bannières paroissiales s'avancent l'un vers l'autre, inclinent les bannières et les font se baiser en signe d'alliance. Dans les pays de mer, comme Sainte-Anne-de-Fouesnant, - Sainte Anne de-la-Palud, Notre-Dame-de-Bon-Voyage, Plougrescant, etc., nombre de délégations empruntent la voie maritime; les bannières sont à l'avant des barques; gonflées par la brise, elles ont l'air de grands poêles de velours et d'or, et l'on cherche involontairement le prince de féerie, le Lohengrin ou le Parsifal qui se cache sous leurs plis somptueux.

De si loin qu'elles viennent, d'ailleurs, toutes ces délégations doivent être rendues à l'église pour la grand'mese. Elles n'y manquent point. Les approches du sanctuaire sont signalées, à deux ou trois milles de distance, par une double haie d'éclopés. Il semble que toutes les difformitaés de la création se soient donné rendez-vous céans.

Une autre catégorie de mendiants qui ne manque point de pittoresque, mais qui tend à faire retraite d'année en année, est celle des "pèlerins par procuration". Rangés le long du cimetière, on les entendait, jadis, qui glapissaient sur tous les tons:

—Çà! chrétiens, qui de vous a un tour d'église à faire nu-pieds?

—Qui veut qu'on fasse pour lui un tour d'église sur les genoux?

Nu-pieds, le tour d'église coûtait généralement un "blanc" (un sou); sur les genoux, un "réal" (cinq sous). Et les clients ne chômaient point autour de ces étranges marchands de rémissions. Non par tiédeur religieuse chez l'acheteur, mais pour se débarrasser d'une corvée, mais parce que le marché, pour si peu moral qu'il nous semble, se relevait ici d'une charité.

Tableau de Jules Lefebvre
DOULEUR DE MARIE-MADELEINE

Cette première matinée de pardon est toute consacrée aux exercices de dévotion. De la grand'messe et des vêpres, il n'y a point grand'chose à dire cependant, sauf que le prône s'y fait en breton et que les trois-quarts des pèlerins, ne pouvant pénétrer dans l'église, trop étroite pour les contenir tous, débordent dans le cimetière et y suivent l'office agenouillés sur leur mouchoir de poche. Ils prendront leur revanche à la procession. C'est le morceau capital, le clou de la journée. Un branle de cloches l'annonce. La limite extrême de son parcours est quelquefois fixée par un bûcher, le plus souvent par un calvaire ou par un reposoir. En tête du cortège, précédant d'un pas ou deux la croix paroissiale, s'avancent les sonneurs d'échelettes en robes rouges et en aubes à dentelle; une longue file de bannières et d'oriflammes se déroule à leur suite. Les bannières paroissiales, surtout, sont superbes, en velours ou en soie brochée, avec des glands d'or, des pendeloques et l'essaim bruissant de mille clochettes. Le pied de la hampe tombe à plein dans le sac d'un solide baudrier de cuir que les porteurs s'accrochent autour des hanches. Encore leur faut-il une vigueur peu commune pour dresser et maintenir verticalement ces énormes "labarum". Croirait-on, pourtant, qu'à Naizin, par gageure et pour augmenter le poids de la bannière paroisiale, on en bourrait la poche de ferraille et de plomb? Il est vrai que les porteurs recevaient vingt mètres d'avance sur le reste de la procession.

Louable prudence!... Après les bannières, la musique, fifres et tambours, bombardes, binious, accordéons même, ô signe des temps! Et, après la musique, les statues, châsses, reliques, "ex-voto" de toutes sortes, parmi lesquels la petite frégate, bien enrubannée, que des marins de l'Etat en grand costume promènent sur leurs épaules, tandis que des mousses agitent en mesure les rubans accrochés au gaillard d'arrière pour imiter le tangage. De minuscules canons de cuivre, fixés au bordage et bourrés de poudre jusqu'à la gueule, font feu au moment solennel. Les statues reposent sur des claies d'honneur; la statue de sainte Anne est généralement portée par quatre veuves en noir; la statue de la Vierge par quatre jeunes filles en blanc, la coiffe dénouée et pendante, choisies parmi les plus belles et les plus pieuses de la paroisse. Quant aux châsses et aux reliquaires, objets plus particulièrement sacrés, la garde n'en saurait être confiée qu'à des séminaristes ou à des diacres. Instinctivement, à leur approche, la foule plie le genou et se signe dévotement.

CHARLES LE GOFFIC.

LA FORÊT OPALISÉE DE MONTANA

On sait qu'il existe des forêts pétrifiées, dont une des plus célèbres est la forêt pétrifiée d'Arizona, aux Etats-Unis. Cette forêt a ceci de remarquable, que des arbres entiers ont été tournés en agate par l'action des éléments. Or, il existe, paraît-il, à Montana, une autre forêt pétrifiée, beaucoup plus remarquable encore, car là, les arbres ont été transformés en opale au lieu d'agate. Un savant, le docteur Merrill, curateur du Musée National de Washington, vient de revenir d'un voyage à Montana, d'où il a rapporté une collection curieuse composée de sections de troncs d'arbres et de branches provenant de la forêt opalisée. Dans la plupart des spécimens, le grain du bois est très visible; les couleurs sont blanches, bleues, marbrées, noirâtres et toutes transparentes. Le bois ainsi opalisé peut fournir de magnifiques dessus de cheminées, des dessus de tables, etc., etc., et rivalise et surpasse même en beauté l'onyx et le marbre le plus pur. Le docteur Merrill, à Washington, possède également, dit-on, les plus beaux morceaux de quartz fumé que l'on ait jamais vus. Un de ces spécimens ne mesure pas moins de deux pieds de longueur, et l'on affirme qu'un autre qui vient actuellement de Montana sera encore plus beau...

L'indifférence croît plus vite que les cyprès sur le bord des tombes. — Hippolyte Lucas.